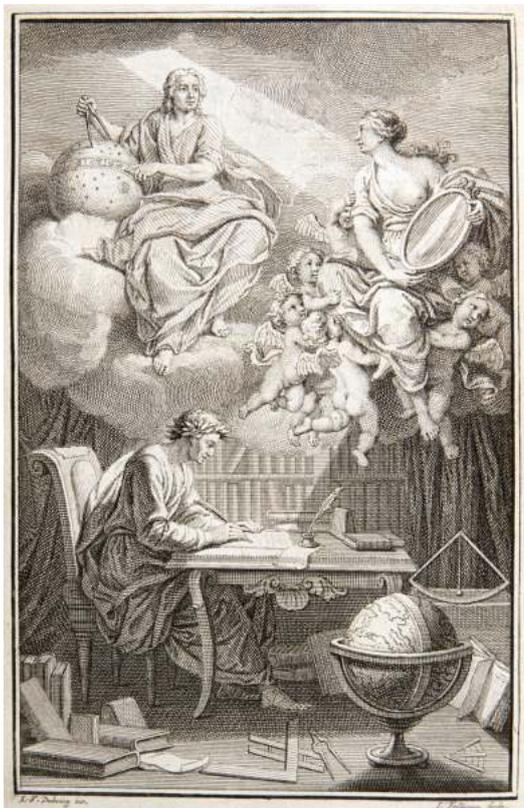


Kant, Qu'est-ce que les Lumières ?

Baccalauréat d'essai

Éléments de correction



Dans ce texte, extrait de l'opuscule *Qu'est-ce que les Lumières ?*, Kant examine les entraves à l'autonomie intellectuelle. Traitant de la liberté et de ses conditions de possibilité, il affirme que les hommes sont responsables de leur servitude mentale quand ils la subissent et qu'ils pourraient, sans peines ni dommages, oser savoir, comme le recommande la devise des Lumières : « *sapere aude* ». Kant définit d'abord l'état de minorité qui caractérise les hommes qui n'ont jamais fait l'effort de se servir de leur propre esprit, pour ensuite remarquer que l'arrachement à cet état est difficile tant les hommes s'y complaisent, pour enfin conclure à la rareté des hommes intellectuellement autonomes. A l'issue de l'explication de ce texte, nous en déterminerons les enjeux au sein d'une partie critique.

« *Etre mineur, dit Kant, c'est être incapable de se servir de son propre entendement sans la direction d'un autre.* » La minorité se caractérise donc comme un état d'hétéronomie intellectuelle, c'est-à-dire que le mineur est celui dont l'esprit est soumis à des lois qui lui sont imposées de l'extérieur. Le mineur ne pense pas tout seul mais sous la conduite d'un autre qui lui impose ses vues, ses idées et sa façon de penser. Au sens légal, être mineur, c'est n'être pas responsable juridiquement et être sous la responsabilité et la protection d'un adulte qu'on dit majeur (dans le droit français contemporain, âgé de plus de dix-huit ans). Ces deux sens ne se confondent pas : on peut être intellectuellement autonome, savoir se servir de son esprit, être à l'origine de ses idées, sans suivre aveuglement les idées des autres, même si on a moins de dix-huit ans. De même, avoir plus de dix-huit ans n'assure pas forcément la majorité intellectuelle. Nombre d'adultes sont soumis à des idées qui leur sont imposées (par l'opinion, la propagande, les médias, les réseaux sociaux, etc.) et dont ils ne discutent pas le bien-fondé. On peut même être un vieillard mineur si l'on n'a jamais fait l'effort de penser par soi-même. A cet égard, l'âge n'est en aucun cas l'assurance de la sagesse.

Lorsque les hommes sont encore enfants et que leur entendement n'est pas assez développé, ils se laissent guider par l'entendement de leurs aînés. C'est là le principe de toute éducation. Mais le bon éducateur est celui qui apprend à l'enfant à progressivement utiliser son esprit de manière autonome. Une éducation réussie est celle qui aboutit à la possibilité de l'autonomie mentale et non pas celle qui maintient l'individu sous la coupe de ses éducateurs : « *Tes éducateurs ne sauraient être autre chose pour toi que tes libérateurs.* », dit Nietzsche sur ce même thème.

Mais pour penser tout seul, il faut faire des efforts. Il est toujours plus confortable d'adopter les réponses toutes faites sans prendre le risque de les remettre en question. Si l'on a pris l'habitude de la soumission mentale, les réflexes de pensée s'éteignent. Néanmoins, cette difficulté ne doit pas être l'excuse de la paresse. Même s'il est difficile de penser par soi-même, l'homme a le devoir de s'y employer afin d'être vraiment digne du nom d'homme. Il ne doit pas se contenter d'être comme un pantin ou un perroquet bien dressé. Dès lors, on peut reprocher leur soumission aux hommes paresseux qui ne font pas l'effort de penser seuls : puisque penser par soi-même est un devoir (qu'exige l'idée que l'on se fait de l'humanité), ne pas le faire est une faute. L'autonomie intellectuelle est en même temps un devoir et une tâche difficile.

Pour penser par soi-même, il faut avoir du courage. En effet, cela suppose de remettre en question des vérités que nous ont léguées notre époque, nos parents ou nos éducateurs. Il faut donc faire l'épreuve de la solitude et de la remise en cause. En outre, ce mouvement de refondation de nos idées nous arrache au confort des idées toutes faites, ce qui est douloureux. Il est toujours en effet plus reposant de se contenter de réponses fournies par d'autres plutôt que de prendre le risque d'avancer tout seul vers la vérité.

En outre, si un individu n'est pas poussé par ses éducateurs à penser tout seul, si on ne lui permet pas d'en « *faire l'essai* », une telle attitude lui paraîtra incongrue, voire inutile. De même qu'on ne peut correctement utiliser un outil si l'on n'a pas appris à s'en servir, de même on ne peut pas utiliser correctement son entendement si personne n'a indiqué le moyen de le faire. Cela signifie que pour penser tout seul, nous avons besoin d'un maître qui nous apprenne à nous passer de lui et à nous débrouiller de manière autonome. Notons que, parfois, certains éducateurs pervers préfèrent maintenir leurs élèves dans un état d'hétéronomie mentale, qui leur permet de mieux les diriger et donc de mieux les asservir.

Par exemple, si l'on n'apprend pas à un enfant à décrypter les émissions de télévision, les messages de propagande ou le babil des réseaux sociaux, il est incapable de penser d'une autre manière que celle qu'on lui impose. Si l'on ne montre pas non plus à un enfant que certaines opinions sont réfutables, il tiendra pour vrai ce qu'on lui présente avec autorité, sans examiner avec sa propre raison la légitimité de ce qu'on lui assène.





Au sens propre, une entrave est un lien qui retient les pattes des animaux pour gêner leur marche et les empêcher de s'enfuir. Une bête entravée dès son plus jeune âge ne parvient pas à courir comme le ferait un animal libre de ses mouvements depuis toujours. Les hommes qui rejettent les « entraves qui perpétuent la minorité » doivent peu à peu apprendre à penser avec une envergure plus grande dans leurs mouvements intellectuels. Cela suppose, outre un effort, une attention soutenue pour ne pas trébucher. De même que l'animal libéré de ses liens sera maladroit et pataud, de même celui dont l'esprit n'est plus soumis aux rets des idées toutes faites commencera par être malhabile avant de correctement faire usage de son entendement. C'est pour cela qu'il doit « oser » (*audere*, en latin), prendre le risque, s'engager courageusement à penser, à apprendre, à « savoir » (*sapere*, en latin).

Est majeur celui qui n'a plus besoin des autres pour penser. La majorité intellectuelle est synonyme d'autonomie : celui qui pense seul obéit aux lois qu'il se fixe à lui-même. Cela ne signifie pas nécessairement que la formation intellectuelle est solitaire. Celle-ci suppose des lectures et des rencontres : la

fréquentation des auteurs anciens et la compagnie des savants et des penseurs sont les conditions indispensables de l'épanouissement intellectuel. Néanmoins, celui qui a quitté la minorité saura passer au crible de sa raison de qu'on lui dit et ce qu'il apprend et utilisera son esprit de manière critique pour n'être pas dupe de ce qu'on lui présente. Le majeur intellectuel n'a plus d'autre maître que la raison.

La liberté est pensée dans ce texte comme autonomie, c'est-à-dire comme le fait de se donner à soi-même ses propres lois. Est libre celui qui n'est pas soumis aux autres et dont le seul maître est la raison. Celui qui pense par lui-même ne pense pas n'importe quoi, n'importe comment, puisqu'il se doit d'obéir aux règles que lui dicte son esprit. Il n'avance pas au hasard, mais dans le chemin que tracent la logique et la rationalité. Néanmoins, il emprunte ce chemin sans y être obligé par personne.



Cette conception de la liberté découle de ce que l'on appelle « l'esprit des Lumières », caractéristique du XVIII^e siècle européen (rappelons que le texte étudié ici est extrait d'un opuscule publié par Kant en 1784, et intitulé *Qu'est-ce que les Lumières ?*). A cette époque, les philosophes (Voltaire, Diderot, Rousseau, etc.) se livrent à une révision critique des notions fondamentales concernant l'homme et la société. Ils rejettent les solutions théologiques et métaphysiques héritées de la tradition et fondent un nouvel humanisme basé sur une confiance entière dans la raison humaine et sur une foi optimiste dans le progrès de l'humanité. Les penseurs de l'époque considèrent que la diffusion des « lumières » parmi les hommes doit pouvoir permettre de contribuer au bonheur et à la libération politique et mentale de l'humanité en combattant l'intolérance et le despotisme et en aidant les individus à acquérir une raison autonome débarrassée des préjugés et des superstitions.

Les individus peuvent être soumis à un maître qui les brime

et bride leur esprit en empêchant son plein épanouissement. Il en va de même pour les peuples. Si ceux-ci sont soumis à une autorité incontestée qui s'impose à eux, les esprits peuvent être collectivement dirigés. La propagande est, à cet égard, un bon exemple de moyen utilisé par le pouvoir pour empêcher les hommes d'accéder à l'autonomie intellectuelle. Hitler utilisa ainsi un certain nombre de moyens pendant le Troisième Reich pour imposer l'idéologie du National-Socialisme aux Allemands. De manière plus insidieuse, même dans les démocraties les plus libérales, il existe une forme d'imposition mentale qui soumet les plus paresseux et les moins lucides. Ainsi, dans notre société contemporaine, les médias imposent certains modèles et certaines valeurs (réussite sans effort, anti-intellectualisme, toute-puissance de l'argent, etc.) posées comme absolument justes. A force de répétition, les citoyens finissent par perdre leur liberté de pensée sans même s'en rendre compte.

Si la difficulté de penser par soi-même et le courage que cela suppose se heurtent à la paresse des esprits individuels, il en va de même au niveau collectif. Au lieu de faire l'effort de penser et donc de déterminer les conditions de leur autonomie véritable, les peuples ont souvent la faiblesse de préférer les idées toutes faites. Quiconque se dresse dans une foule pour remettre en question les opinions indiscutées et le confort du prêt-à-penser prend le risque de se faire rejeter par ceux qu'il voudrait libérer. Lorsque les peuples ont été abrutis au point d'une totale hétéronomie mentale, il devient périlleux d'espérer remettre en question un système d'idées toutes faites dont les victimes sont en même temps les passifs complices. L'Allégorie de la caverne en témoignait déjà.

